



Seule Cendrillon part
avant minuit ?

RÊVES **GRATUITS**

AIAD

Suivi de « Quelque chose à apprendre »

AIAD

RÊVES GRATUITS

I.

Il se prenait des vents
Mais des vestes aussi.
Il se disait qu'elles avaient
Au moins
L'élégance de s'accorder
Pour ne pas lui filer le célibat
Et
La gastro.

Il se prenait des vents
Mais des vestes aussi.
Habillé pour un hiver
Qu'elles
Insufflaient
Dans son existence.

Il se prenait des vents
Mais des vestes aussi.

Des pelles aux râteaux
Les espoirs s'arrêtent
Ou non
A l'entrée d'une
Bouche.

Il se prenait des vents
Mais des vestes aussi.
Mais de plus
En plus de
Vents.
Le corps
Pour se réchauffer
N'hésitait plus alors
A entrer n'importe où.
Sur les murs,
Des films où
Les vestes ne se prenaient plus
Mais s'enlevaient.

Comme sur cette scène
Tous les vendredis soir
Et les samedis soir.

Il avait horreur du bruit.
25 ans.
Désormais, assourdi par

Le silence
Les seuls cris
Dans la résidence
Quand sa voisine
Est au lit.
Le manque
Et l'envie
D'aller voir
Maintenant
La nuit
Dans les boîtes
Si aucun bonheur
Ne pourrait être
Finalement à sa taille.

Rêves partis, la semaine,
Donc Rave Party, le week-end,
Désormais,
A la recherche de l'âme sœur...

Il sourit.
Mais il ne sait pas encore
Ce qu'il attend.
Hercule, les douze travaux,
Pour lui, les douze travelos.
Seule Cendrillon part avant minuit.
Mais il rêve de la trouver.

Et n'étant nulle part
Elle ne peut être que là.
Début de l'hiver,
Il part à sa recherche...

II.

Trouver l'âme sœur en boîte de nuit. Voilà. Vous avez 25 ans. Le travail donne pour seul sens à votre vie, le sens opposé à celui de votre travail, d'ailleurs. Etrange. Vous étiez l'enfant roi. Vous êtes maintenant simple sujet dans des réunions sans sujet : tous les soirs, fatigué, se rejoue la prise de la Pastille.

Fatigué, le soir, vous vous perdez dans l'art, pour reprendre le contrôle de vos jours. Ecrire. Jouer. Chanter. Mais quand le seul public est votre voisin qui vous demande de chanter moins fort, de jouer moins fort, et si possible d'appuyer moins fort sur le stylo : le rêve n'est plus de reprendre le contrôle de vos jours, mais déjà de vos matins et vos nuits avec elle.

Tant de visages, de corps entrevus, tout autant dans la rue, que sur écran : pour n'offrir finalement à votre physique, le matin, que les jambes d'un pantalon. Le toucher vous manque. Une main dans votre cou.

Caressant vos cheveux. Gêné désormais par le silence, vous vous sentez enfin prêt pour le bruit.

« Le Memphis. A Princamp. Rue Delanoël. Près du centre ville. Tu viens ? »

Vous dites oui. Oui à Princamp. Oui au Memphis. Oui aux boîtes de nuit. Vos vendredis soir et vos samedis soir ne se terminent plus à 23 heures, mais commencent à 23 heures. Votre porte claque. Vous voilà dans la rue, dans le froid, sur la route du Memphis.

III.

00h10. Je rentrais pour la première fois dans *Le Memphis*, rue Delanoël, à Princamp. *Le Memphis*, à Princamp, c'est chanter en s'y rendant la chanson d'Eddy Mitchell. Et réaliser, une fois sur place, que toutes les femmes ressemblent vraiment à Eddy Mitchell. C'est ça *Le Memphis* de Princamp.

C'est remonter du salon Jazz/Tango, pour retrouver le salon « Tube du Moment », et s'apercevoir que ça sent la transpiration et le pet foireux, à t'en faire regretter la cigarette. C'est ça *Le Memphis* de Princamp.

Les filles. La liste de mes exigences était-elle trop longue ? Ou leurs jupes trop courtes ? Mais aucune apparition ne sut donner le rythme suffisant, à mon cœur, pour faire danser, tous mes rêves, dans la tête.

Une fille, tout de même, m'intriguait. Depuis trois

heures, elle dansait, seule, en balançant les bras, et en se regardant fixement dans les miroirs autour de la piste. Inspectrice des impôts ? Comptable ? Quel pouvait bien être le métier de tous ces gens ?

Je les observais, et au non-sens de la semaine, s'ajoutait désormais une forme de vacuité du week-end. Dans tous ces gestes improvisés sur la piste, dans tous ces alliages inventés dans les verres, l'humanité semblait flotter entre splendeur et folie. Le whisky et le coca, en face de moi, causaient :

- Qu'est-ce qu'on fout là ?
- Je sais pas.
- Heureusement, dans une heure il nous aura liquidés et on sera déjà vers ailleurs.
- Ils sont fous ces humains.
- Non, pas fous, tristes. Tu sais, l'individualisme. La compétition pour le travail. Même pour les études. C'est une course pour être aimé. Tiens, d'ailleurs, lui, j'ai l'impression il veut terminer premier, sur les fesses de la demoiselle.
- T'as raison. N'empêche, s'ils savaient qu'en fait ils cherchent uniquement à être aimé sans condition. Ils aimeraient les autres sans condition, pour obtenir la même chose en retour.
- T'as raison whisky. Mais bon, excuse, je vais

buller un peu en surface. Tu me donnes mal à la tête...

Assis, j'observais ce spectacle. Divertissement à dix euros, l'entrée, comme un film au cinéma. Un film parfois romantique. Parfois de science-fiction. Parfois à la limite du porno, à voir l'emplacement de certaines mains, et la non présence de certains slips. Un film d'auteurs, chorale, qui ne chantait pas, qui seulement écoutait. Le bruit. Les rythmes. La musique. Film de trois heures, quatre heures, sans fin, autre que celle que vous lui choisissiez en franchissant définitivement la porte.

4h10. Je franchis définitivement la porte. Sur le trottoir, deux potentiels acteurs de film X répètent en *jean*. Je pars. Je marche. Je retrouve mon appartement, mon silence. Je me déshabille. Je m'endors. Et soudain, dans mes rêves, je vois arriver des mouettes... échouées...

IV.

Mouette échouée,
Mouette échouée.
Fille bourrée,
Cinq heures,
Fin de soirée
Mouette échouée,
Mouette échouée.

Mouette et Chanvon,
Bah alors,
Toi,
Pourquoi tu restes ?
Mouette et Chambon,
Par contre,
Sous tes bras,
Faut commencer la sieste.

Mouette échouée,
Mouette échouée.

Fille bourrée,
 Cinq heures,
 Fin de soirée
 Mouette échouée,
 Mouette échouée.

Les oiseaux se cachent pour vomir.

Toi,
 Tu joues l'exception,
 Pour le meilleur,
 Mais surtout pour le pire.

Si l'hirondelle fait le Printemps

La mouette,
 Elle,
 Fait les soldes.

Une tenue qui raccourcit avec le temps.

Elle ne cesse de repousser
 Les frontières de la mode.

Mouette échouée,
 Mouette échouée.
 Fille bourrée,
 Cinq heures,
 Fin de soirée
 Mouette échouée,
 Mouette échouée.

Les oiseaux se cachent pour vomir.
Toi,
Tu joues l'exception,
Pour le meilleur,
Mais surtout pour le pire...

Le pire : faire une erreur ? Plutôt la recommencer. *Perseverare diabolicum*. Le lendemain soir, je retentais pour un ange, le diable. Je demandais la suite d'un premier film dont le scénario et surtout les costumes, ne m'avaient pas forcément convaincu. Certaines jupes vous font comprendre qu'elles auraient voulu être longues. Certains pantalons vous racontent, le jean serré, leur mariage forcé : ils ne voulaient pas épouser cette courbe.

Dernière courbe, dernier virage, avant d'apercevoir l'entrée de la discothèque. Mes amis sont devant. Ce samedi soir ne finit pas à 23 heures, il commence à 23 heures. Aucune espérance, compte-tenu d'hier. Mais toutes les espérances, étant donné qu'un seul visage suffit.

La file d'attente progresse. Une femme de 50 ans me regarde, en me faisant comprendre que ce soir, le 20ème siècle et le 21ème siècle pourraient bien cohabiter. Ici. Ou chez elle.

Elle a le double de mon âge. De mes cuisses. De mes mollets. Footballeuse professionnelle ? Lanceuse de marteau ? Dans quelle section sportive officielle ?

Pour une fois, une partie, un match ne me dit trop rien. Un ami m'alerte du coude, me fait un clin d'œil, croyant me faire prendre conscience de ce que je savais maintenant depuis déjà trop longtemps. L'amour me regarde, avec beaucoup de maquillage, dans très peu de textile.

Je me demande pourquoi Cupidon a décoché, les yeux bandés, et comme souvent, une seule flèche. Le videur nous fait signe d'entrer.

Les premiers accords de la musique me parviennent... Je progresse dans le couloir. Est-elle là ?

V.

03h10. Elle n'était pas là. Par contre, toutes les autres : oui.

Longue soirée. Dès 1h10 je voulais partir, j'étais devenu Michael Scofield et je faisais des plans pour m'évader. Si j'avais eu le bar tatoué sur l'épaule gauche et le vestiaire sur l'épaule droite : je pense que je serais passé par les toilettes...

Mes yeux n'en croyaient pas leurs yeux de ce qu'ils voyaient dans cet établissement. Mes yeux étaient orphelins de mes rêves, pupilles de ma propre nation.

Alors que je m'appliquais de l'eau sur le visage, j'entendis le DJ passer le « 3^{ème} sexe » d'Indochine, qui finit alors par débouler devant moi dans les toilettes. Je me suis dit, avec ma chance, il va enchaîner sur « Big Bisou ».

Soirée d'une probabilité à vous rappeler que le zéro avait été inventé par les arabes. Nuit où j'entendis un ami me dire :

« J'te jure, Florian. Cette fille, dans son pays, c'est un canon ! »

Uniquement pour la pousser dans mes bras, et mieux approcher sa copine, en tête-à-tête. Assis, à une table, je regardais les gens danser avec frénésie. Les mélodies réveillaient les corps, mais à écouter les paroles, pour nous diriger vers où ? En face de moi, le whisky et le coca causaient :

- Quatre heures de danse, un soir. Et ça leur suffit pour accepter les mêmes semaines...
- Eloge de la fuite.
- Henri Laborit, c'est ça ?
- Henri Laborit.
- Eloge de la fuite, tu vas rire, je croyais que c'était l'autobiographie d'un plombier. Une intervention à 500 euros que je multiplie par 40 ans d'activité, me donne une excellente retraite. Eloge de la fuite... Et puis j'ai lu que face à une frustration, seule la fuite ou la lutte permettait à un homme de maintenir son équilibre biologique.

- Et comme ils ne peuvent fuir immédiatement le travail, se retrouver au chômage. Ni lutter, utiliser la violence défensive réprimée par la loi, ils attendent le soir et le week-end pour s'évader dans la danse.
- Regarde. Lui, il cherche plus à fuir son quotidien, mais bien sa boîte de nuit, j'ai l'impression.

Je me suis levé. 4h10. La lanceuse de javelot croisée en début de soirée, discutait devant l'entrée avec une amie lanceuse de poids. Objectif : JO Tokyo 2020.

Je suis sorti de ma séance à dix euros. A nouveau quatre heures de spectacle, sans véritable histoire. Sans réel épilogue.

Je marchais dans la nuit, dans les rues de Princamp. Le paysage était vraiment plus beau quand on ne distinguait plus rien. Cette idée me reconforta pour eux : le barman avait dû magnifier le panorama, le flouter, corriger les visions par les verres.

4h40. J'arrivais dans mon appartement. Me déshabillais. Me couchais. Je me levais dans six heures, ma grand-mère nous réunissait pour son anniversaire. 77 ans. A peu près la moyenne d'âge des

femmes que j'avais croisées en cette soirée. Si ça se trouve, ma grand-mère avait devancé la célébration officielle par une sortie en boîte de nuit entre copines. Je le saurais de toute façon demain, Champagne ou Badoit, à la nature de ses bulles.

Je m'endors. Les rideaux naturels se tirent. Les minces volets de chair se baissent. Mouette échouée ? Indochine ? Ou Tokyo 2020 ? Je redoutais déjà la nature de mes rêves, conscient de l'horreur des dernières images de mon jour. Si seulement, je pouvais rêver d'elle. Si seulement, je pouvais rêver d'elle...

VI.

12h40. Elle tend sa flûte à champagne. Alcoolique, ce midi, l'acolyte cette nuit était une autre.

- J'ai croisé ta cousine, hier soir, mamie.
- Sylviane ?

Les verres s'entrechoquent. Les hommes se sourient en dépit des différences. Méprisé en entreprise, je me dis que la famille est le dernier ilot d'amour. Je veux collaborer avec eux, « mamie, faut qu'on monte une start-up ».

Les cœurs se réchauffent à la chaleur des bougies. Tout le monde apporte sa contribution. Mes cousins jouent de la guitare. Je lis un poème. Mon oncle finit son assiette. Tout le monde apporte sa contribution.

Je regarde tous ces visages que j'aime. Les générations s'apportent constamment. J'apporte le fromage. Ma mère apporte le dessert. Ma grand-mère

m'invite à découvrir *Questions pour un Champion*. Je l'invite à éteindre la télé. L'échange est permanent.

Alors, je pense à mon grand-père. Je ne m'intéresse que maintenant aux livres qu'il lisait autrefois. Être grand-père, c'est converser avec un jeune qui lit *L'Équipe* quand tu lis Buddha, et s'émerveiller tout de même de ses progrès, l'encourager, lui annoncer avec fierté qu'il est sur la bonne voie. Menteur ou mentor, tout dépendait si les heures arrivaient finalement à les changer en or.

Le café s'avance sur la table. Accompagné des chocolats. Ma stratégie d'impasse sur la salade se retrouve confortée. Les ventres désormais pleins, nous remplissons les silences, chacun notre tour, partageant les derniers films que nous avons vus, les derniers livres que nous avons parcourus, les musiques du moment. Ainsi, les intimités ne s'isolent pas dans l'évocation de routine ou d'exploit, elles s'unissent dans l'art, et ses émotions tant recherchées, et ses réflexions, qui permettent de discuter.

Après une dizaine de minutes, mon oncle abandonne les fictions, pour évoquer ma réalité :

- T'as une copine en ce moment, Florian ?
- C'est pas faute d'essayer.

- Les sites de rencontre ?
- Mieux ! Enfin, pire ! Les boîtes de nuit.
- Tu sais, avec Inès, on s'est connu en boîte.
- Arrête !
- Si. En vacances. Au Memphis de Soulac.

Ma chaise a dû tomber. Ma mâchoire se décrocher, mes dents prouver qu'elles formaient une équipe de 32. Mon oncle « ingénieur » avait rencontré ma tante « avocate » en boîte de nuit, pour ensuite fonder une famille de trois enfants. Et dire que sur le chemin, ce midi, je me fustigeais de me perdre désormais dans des nuits, qui n'avaient de magiques, que le numéro d'illusionniste qui avait lieu à l'intérieur de mon portefeuille. Mon oncle, en une phrase, m'avait rassuré. L'argent dépensé en discothèque est parfois un solide placement sur l'avenir.

Ils s'étaient connus au Memphis. Elle devait se cacher alors, là-bas, finalement. Avais-je mal cherché ? S'était-elle hâtivement éclipsée ? Seule Cendrillon part avant minuit. Nous étions dimanche, et j'étais impatient d'être à nouveau à vendredi et à samedi. J'aurais voulu tourner les aiguilles de ma montre et que cela eût un impact véritable sur le temps.

Je sentais monter en moi une excitation. La même urgence de réussite, que quand j'ouvrais ce livre, enfant, et que je scannais chaque page de mes yeux pour retrouver Charlie.

Oui, je serais encore plus attentif. J'allais scanner cet établissement, chaque minute de la nuit, pour enfin la trouver. En espérant, bien sûr, qu'elle n'avait pas la même tête que Charlie. Les mêmes lunettes que Charlie. Le même pull que Charlie. Le même bonnet que Charlie. Et qu'elle abandonnait parfois le rayé « rouge et blanc », au profit de motifs plus esthétiques. Je la voulais moins tape-à-l'œil, mais cela ne diminuait-il pas d'autant mes chances de la trouver ?

- Vous vous êtes rencontrés au Memphis de Soulac... Incroyable. Je vais continuer à chercher, alors.
- Il suffit d'un rien tu sais. Moi dans cette boîte de nuit, j'étais pas le plus ténébreux. Pas le plus charismatique.
- Arrête.
- Si. Il faut le dire.
- T'es fan d'œnologie. Tu fais du golf. T'as un *Touran*.
- Le rebelle, c'est ça ? (Sourire).

- Le rebelle. (Sourire). Le vrai.
- Voilà. Je suis plutôt posé. Sympa. Je crois. Et la chance que j'ai eue, c'est qu'au moment où je me suis décidé à aller aborder Inès, et bah je correspondais au type d'homme qu'elle recherchait à présent dans sa vie.
- Un homme capable de s'entailler la main, en ouvrant les huîtres, pour animer les Noël en famille.
- Tu te souviens ? Je m'étais pas raté... Mais, pour revenir aux filles, tu sais, il y a toujours un moment où elles veulent un mec sympa. Fiable. Pour se lancer et fonder une famille.
- Un bon pote...
- Ouais... Un complice. Et t'en as croisées vraiment aucune qui t'intéresse, aucune qui te plaise ?
- Bah tu sais, les filles de 25 ans au Memphis de Princamp, c'est un peu une espèce en voie de disparition. Cougars, t'en as. Beaucoup, même. T'as des espèces que t'as du mal à identifier. Parfois, je vois les tenues et le maquillage, j'ai l'impression que je suis dans un film d'anticipation.
- T'y vas seul ?

- Non, avec mes amis, heureusement. Au moins, on rigole un peu. D'ailleurs ! Vendredi, exceptionnel. Un ami me dit : « tu vois, ce mec sur la piste ? Et bah le pauvre, il vient tout le temps. » Sauf que je lui ai fait remarquer que pour constater que quelqu'un vient tout le temps... Et bah il faut venir tout le temps, aussi.
- Oh, les spécimens...
- J'te jure.
- Et donc vous restez les soirées à rigoler, mais niveau fille, finalement, vous êtes tous célibataires.
- Sauf un. Extraordinaire. C'est notre Antoine de Maximy.
- C'est qui ?
- L'animateur qui présente *J'irai dormir chez vous*. Sauf que lui, c'est *J'irai dormir chez elle*. Il a fait le Cameroun. La Côte d'Ivoire. La Suisse. La dernière était suédoise, je crois. Il arrête pas.
- T'as pas envie d'essayer d'autres boîtes de nuit, pour voir ?
- Vu que vous vous êtes rencontrés au Memphis, ça serait magnifique si je pouvais rencontrer aussi ma femme là-bas.

- Si tu veux, Flo, j'ai Maxime du lycée, qui m'a appelé. Son entreprise privatise une boîte de nuit à Paris pour leur gala. Il a trois places. Il lui en reste une. Il m'a demandé si ça nous intéressait.
- Vas-y ! Faut y aller !...
- Princamp-Paris, c'est pas à côté.
- Arrête ! T'es jeune. Au pire, tu vas passer un bon moment. Au mieux, rencontrer la femme de ta vie.

Je voyais dans les yeux de mon oncle, comme une gentillesse infinie. L'envie que je sois heureux. Vraiment accompli. Comme si un bonheur total m'attendait et que je le méritais. Ma tante avait vu juste de le choisir, même si dans ces soirées-là, on ne savait jamais si le barman n'était pas finalement Cupidon. J'appelais Maxime. « Soirée Vénitienne ». Je m'imaginai déjà entrer dans la boîte de nuit, et à un moment donné, dans la soirée, croiser un visage qui me fixe. Des yeux qui vous disent « enfin ». Une bouche qui vous dit « c'est là ». S'approcher. Se présenter. Observer les autres comme des étrangers, devenir un pays. Parler la même langue. Même, ne plus se parler, pour tout se dire.

Je me faisais rire à réfléchir en adolescent. A croire que Ludivine Sagnier attendait depuis des années ma venue :

- J'ai mis du temps. Mais je suis là.
- Vous êtes ?
- Comment ça vous êtes ?
- Vous êtes ?

Mon cœur et mon esprit représentaient un beau volume, situé en plein cœur d'une jeunesse admirable. Mais aucune locataire ne venait visiter. Certaines flairaient-elles le vice caché ? La place centrale de l'atelier ? L'impossibilité d'agrandir ? La menace de se faire expulser ? Ou la devanture par son classicisme (inverse du bonnet de Charlie, inverse du pull de Charlie, inverse de l'écharpe de Charlie), où ce classicisme ne laissait deviner un intérieur riche d'une complexité, dont on ne pouvait, en une nuit, en saisir l'éventail des nuances ? Toutes les facettes d'une personnalité, que moi-même je découvrais comme des pièces cachées, quand l'étroitesse soudain des pièces usuelles, me soufflait forcément qu'il y avait autre chose.

Nouveauté infinie des pièces à découvrir, dans la subtilité d'une lumière, qui vous permettait de

progresser en continu, dans un état d'apaisement. Clarté, tamisée, au milieu d'un intérieur toujours mieux agencé, pour comprendre le prochain point à régler, et dans le confort les recevoir.

Il y avait tout cela en moi, et à le décrire, je comprenais finalement que ça fasse peur.

- C'est très bien monsieur, mais je vais finalement vous prendre le studio. Le p'tit studio. La studette.
- Il y a pas les documentaires d'Arte. Il y a pas les films de Paolo Sorrentino. Il y a pas les chroniques de Nicole Ferroni. Il y a juste les matchs de football et les films d'action.
- Parfait. Moi, après le travail, je veux juste me détendre.

Étais-je trop compliqué ? Peut-être. Mais quel bonheur c'était, de commencer autour d'une discussion sur Albert Camus, pour ensuite citer un sketch des Inconnus, puis écouter une chanson de Jacques Brel, pour ensuite terminer par des acrobaties, moins inspirées du Cirque du Soleil, mais un peu plus de Brigitte Lahaie. Toute la saveur de la vie était là. « Le bien était l'intégration de la beauté, de la bonté et

de la vérité »¹ selon Jean-Yves Leloup. Je ne voulais vivre que dans le Bien. Faire le bien. Me faire du bien, aussi... Une vie finie en durée, mais infinie en perspectives et en saveurs.

J'avais hâte de savoir ce que la vie allait m'enseigner et m'apporter. J'embrasse mon oncle. La famille se quitte. Quelques jours passent. Puis mon téléphone sonne :

- Salut Florian, c'est Max. Ca va ? T'arrives dans combien de temps, tu penses ?

¹ Jean-Yves Leloup, *L'évangile de Marie*, © Editions Albin Michel.

VII.

Entrés tous les trois, un masque sur les yeux, j'observe une foule de silhouettes costumées arriver, partout se déplacer.

- On se croirait au Carnaval de Venise !
- Ou sur le tournage d'un film porno...
- Moi, niveau épilogue, je vise plus le film porno, pour être totalement transparent avec vous, les gars.
- J'te comprends, mais draguer à une soirée Vénitienne, c'est carrément osé. La fille a un masque blanc sur le visage. Un costume où tu sais pas si elle est fan de fruits et légumes, ou de fromage à raclette. C'est un peu quitte ou double, quand même, cette histoire.
- T'as raison.

Les désirs recadrés par Sébastien, nous découvrons le décor incroyable de cette soirée. Les costumes

toujours plus féériques qui nous dépassaient dans les allées.

- C'est incroyable, Max.
- T'as vu, c'est chouette. Et tous les ans, la direction choisit un nouveau thème. Il y a deux ans, c'était « *Enfer & Paradis* ».
- Enfer & Paradis ?
- Ouais. La boîte de nuit était divisée en trois parties. A gauche, t'avais le carré VIP Satan. Au centre, le Purgatoire, où tu pouvais te faire fouetter, pour obtenir une place au Paradis. Et accessoirement trente minutes de massage.
- Sérieux ?
- Sérieux. Et l'année dernière, le thème c'était Rome. Tout le monde était habillé en toge. A l'entrée de la boîte de nuit, on te donnait des sesterces. Et à l'intérieur de la boîte, un marchand te vendait des esclaves.
- Vous cherchiez pas un contrôleur de gestion, par hasard ?
- Hé. Qui sait...
- Quand je pense que cette année, moi, avec mon entreprise, j'ai fait de l'accrobranche à la base de loisir de Saint-Mou en Vexin. C'était pas Open Champagne, c'était Open Taboulé. C'était

pas un concert de rock, sur l'estrade, mais un discours du président. Et projeté sur le mur, c'était pas un jeu Wii pour que tout le monde danse, mais un Powerpoint avec les résultats de l'année...

- T'inquiète ! L'année prochaine, t'es avec nous, mec ! (Sourire). On va danser ?
- Allez, on va danser !

Toute la foule, les yeux rivés sur le jeu projeté, réalisait en même temps les mêmes chorégraphies. Pour les gens comme moi, piètre danseur, cela rassurait. On ne se demandait plus comment danser. Là c'était simple, sur les manettes, comme sous les pieds, c'était croix, croix, rond, carré.

Après une demi-heure à communier dans un synchronisme, qui ne nous séparait d'une armée, que par la nature des mélodies et des gestes, les danseurs quittèrent leur base, opération « whisky ». Et coca, et champagne.

- J'ai envie de prendre une cuite ce soir, Flo. Tu veux quelque chose ?
- C'est bon, merci.

Je le voyais se diriger vers le bar. La file d'attente était impressionnante. 5 minutes, 10 minutes, 15

minutes : il attendait toujours. Je me suis dit, à ce rythme-là, il sera saoul quand il aura déjà déçu. Il attendait une ivresse qui tardait à présenter le bout de sa coupe. J'en profitais pour chercher l'amour qui tardait à présenter le bout de son nez. Le thème de la soirée n'aidait pas. Venise. Les masques. Démasquer quelqu'un était plus dur s'il portait un masque. D'autant plus, s'il s'agissait d'amour.

Max revenait, au loin, une coupe à la main, une fille dans l'autre.

- Flo, je te présente, Stéphanie. Stéphanie est une collègue que j'ai connue à Montpellier.
- Tu vis à Montpellier ?
- Oui.
- Du coup, elle est venue sur Paris pour le gala, et elle dort chez moi ce soir. (Sourire).

Ou quand le verbe « dormir » indique bien un lit, mais pas précisément la position. Stéphanie nous abandonna très vite pour rejoindre le camp de base des danseurs. Je la voyais, au loin, se déhancher. Elle justifiait la profession de DJ, mais pas la fonction de vêtements. Elle était belle. Sauvage. Habitée par le démon de la danse. Elle s'était trompée de deux ans sur le thème de la soirée. Je la regardais. Je voulais

l'encourager dans sa liberté, et en même temps, sur son territoire commencer la conquête. Max le remarqua, et me demanda :

- T'as une copine, en ce moment, Flo ?
- Non.
- Et des nouvelles de Yaël ?
- Ah, tu te souviens !?...

Yaël était ma première amie. Elle appartenait à un groupe de filles qui avait rencontré mon groupe de garçons. D'ailleurs, au début, elle voulait sortir avec un autre. Je voulais moi-même sortir avec une autre. Et finalement, on était sorti ensemble... Moins par moins égale plus...

Comme Stéphanie, je l'avais vue danser à une soirée. J'étais hypnotisé. Certains mettaient des produits dans leurs verres, que mettait-elle dans ses gestes ? Au début, j'étais spectateur de son corps. A la fin, acteur sur ses lèvres. Entre les deux, l'alcool, en metteur scène, nous avait présentés.

- Je vais danser un peu. Tu viens ?
- Plus tard...

Maxime partit rejoindre Stéphanie sur la piste. Assis, seul, je repensais à ce dans quoi, sans le

vouloir, il m'avait fait replonger en citant un prénom. Yaël. Ce prénom était comme un lieu de vacances, dont l'évocation, nous donnait envie de tout arrêter, pour nous replonger dans les archives, et sortir les diapos. Mon cœur, au milieu de cette boîte de nuit, projetait maintenant dans mon esprit, des images, que ma mémoire avait tenu à garder, alors que je pensais n'avoir rien conservé de cette histoire.

1^{ère} image : Une montre. Festina. Offerte à la Saint Valentin, deux jours avant qu'on se quitte. Idéal donc pour ne pas être en retard aux rendez-vous où elle ne sera pas, dans des lieux, où nous ne serons plus.

2^{ème} image : Un déodorant. *Le Mâle*. Offert sans raison. Sans l'obligation d'une fête. Ou peut-être l'obligation d'un nez, d'avertir qu'une guerre se préparait, depuis déjà longtemps, sous deux bras ?

Ces deux images persistaient dans ma mémoire. Elles symbolisaient tout l'amour d'un être pour un autre être, uniquement choisi pour les émotions qu'il provoquait. Et non les garanties qu'il apportait. Le matériel était à l'époque le fait des parents, elles pouvaient s'enfuir avec un rebelle mystérieux, un artiste rêveur, un comique émotif. Un sentiment avant une profession.

Ce sentiment était d'autant plus percutant, que nous nous offrions à la vie sans réserve, libres, et protégés par la société, car jeunes que nous étions.

3^{ème} image : Son regard dans le miroir de la salle de bain. Préparation du matin : mascara, yeux verts, string, jean moulant. Plus elle s'habillait, plus je voulais la déshabiller. On rejouait la guerre des boutons, sur son pantalon, confrontation entre deux armées de main.

Ma mémoire continuait à faire défiler les images, jusqu'à la dernière. « Richesse et pauvreté des nations ». Livre de 770 pages conseillé par mon libraire de l'époque : la classe préparatoire. Cette librairie a-t-elle fermée ? Je l'espérais pour les suivants et la longévité de leurs amours. 770 pages qui ne vous laissent pour seul souvenir que la couverture, et les moments non vécus avec elle... Ça faisait maigre. Les plus belles pages à lire cet été-là, auraient été celles que j'aurais pu écrire, loin de ce livre, avec elle. Un livre que nous aurions écrit à quatre mains, sur deux corps, sur un lit. On s'orientait plus vers un album photo, on dirait...

Une vibration dans ma poche mit fin à mes retrouvailles avec Yaël, et m'incita à m'enquérir de la vie en dehors de Venise :

« Flo ! Surprise vendredi soir au Memphis. Je compte sur toi. »

Je n'avais pas encore quitté Paris que déjà Princamp m'attendait, pleine d'idées originales pour occuper mes nuits.

Je saluais alors Maxime et Stéphanie, qui les yeux dans les yeux, avaient déjà supprimé toute vision périphérique.

Je quittais la boîte de nuit, en me demandant quelle pouvait bien être la nature de la surprise. Je pensais avoir croisé, dans cet établissement, toute ce qu'un sociologue pouvait exiger pour mener à bien ses études.

Il devait me rester une chose à découvrir. Laquelle ?

VIII.

Minuit. J'arrive au Memphis et je souris. La surprise est déjà là. Les surprises sont déjà là, d'ailleurs. Les deux sœurs de Julien. Le genre de filles dont la plastique perçait immédiatement les cuirasses. Ce qui montrait la solidité de l'armement offert à l'homme pour résister aux femmes.

Elles étaient sublimes. Je les saluais, avec une certaine neutralité. Par respect pour mon ami, et pour mon amour propre. Je voulais cultiver l'image du dandy, distant. Leur faire croire que je voyais tous les jours des filles comme elles, alors que je travaillais dans une boîte d'ingénieurs. Où les seules femmes avaient obtenu de la lutte pour l'égalité, les physiques uniquement, pas encore les salaires. Les syndicats avaient-ils suffisamment négocié ?

Devant la boîte de nuit, je les regardais, attiré. Et dire que je jouais désormais l'homme sophistiqué, le nez toujours dans un roman. En fait, j'étais toujours comme les autres, à reluquer les couvertures de magazine.

Deux couvertures étaient ce soir, là, devant mes yeux. Leur beauté était évidente, autant que ne l'était pas leur présence dans ces lieux. Deux mannequins au Memphis de Princamp, était comme Nadine de Rothschild dînant dans un kebab. On souhaitait contacter le responsable du casting.

Nous entrions ensemble à l'intérieur de la boîte de nuit, et je guettais le regard des gens. Les yeux étaient ouverts comme des hublots. Ca commençait à tanguer dans les cœurs. A chavirer dans les têtes. Les pirates enfin géolocalisaient l'emplacement du trésor.

Après le vestiaire, et un premier verre, les sœurs de Julien se dirigèrent vers la piste. Elles montèrent immédiatement sur le podium et commencèrent à danser. Comme si elles avaient dansé, avant de marcher. Dansé, avant de parler. Sur leur CV, à leur place, j'aurais mis « langage corporelle : langue maternelle ». « LV1 : Rumba ». « LV2 : Salsa ». « LV3 : Cha-cha-cha ». Les mots dans les gestes, je ne

parlais pas cette langue. Ou uniquement lentement : les slows. Mais quand elles parlaient à vive allure, j'avais tout de même l'impression de tout comprendre. Elles me disaient « rejoins-moi ». Mais en même temps « reste assis, regarde-moi ». Ca restait confus, quand même.

Elles dansaient donc, m'invitaient, m'éloignaient. Solidarité masculine : je regardais les habitués, habitués à tout finalement sauf à ça. La puissance de la beauté. Cette déflagration, qui faisait se poser des questions quant à la supériorité du mental :

- Pourquoi inventer la poudre à canon, quand déjà exploiter le fard à paupières suffit ?

Mon interrogation philosophique fut interrompue par le retour des sœurs de Julien. Une d'elle s'assit d'ailleurs en face de moi. Je la voyais s'hydrater. Récupérer de ses efforts, une cinquième coupe de champagne à la main. Méthode innovante : quel était le point de vue de Marie-José Pérec et Stéphane Diagana ?

A nouveau disponible pour la parole, et l'échange, elle entama la discussion et me fit découvrir une nouvelle discipline : la philosophie de bord de piste.

Avatar moderne et chic de la philosophie de comptoir. Certes plus chic, mais moins poétique :

- On fait les grosses putes avec les mecs, et ils aiment ça...
- Tu reveux un peu de champagne ?
- Mon frère, il se met bien, pour être bien.
- Je crois qu'il reste une petite goutte au fond de la bouteille.
- Mon frère, il est fier de moi.
- Il reste du Martini, sinon.
- Au Memphis de Princamp, je suis moi-même.

C'était vrai... Au Memphis de Princamp, le vernis social craquelait autant que la peinture foutait le camp sur les murs. Personne n'était plus prisonnier des apparences. Les gens étaient libérés sur la piste. Libertaires sur les sièges. Et pratiquement libertins autour du bar et dans les toilettes. Au Memphis de Princamp, l'humanité pouvait exprimer sa vraie nature. Au Memphis de Princamp, les essences prenaient feu.

Ma conversation avec Simone de Ruinard, l'avait fait descendre de son piédestal, qu'elle avait en fait d'elle-même quitté, en quittant son podium. Je réalisais que l'estime que j'avais pour moi-même

augmentait, à mesure que l'admiration que j'avais pour elle diminuait. On n'était pas prêt de terminer ensemble. Elle me semblait à la fois trop belle pour moi, mais à la facette brillante trop unique. J'étais trop classique, physiquement, et en même temps trop spécifique, intellectuellement.

Elle ne me montrait pas qu'elle avait compris ma différence. Je ne lui montrais donc pas non plus l'effet qu'elle me faisait. Elle ne bougeait pas. Je ne bougeais pas. J'estimais la rencontre pour 2045.

3h30. Julien se leva pour offrir sa bouteille de champagne. En boîte de nuit, la virilité se comparait à la taille des bouteilles sur les tables, et non plus à la grandeur des sexes dans les slips. La maturité nous avait élevés...

J'accompagnais Julien, pour partir. Une nouvelle soirée au Memphis venait de s'écouler. Alors que j'étais près de la porte, il voulut me montrer un homme sur la piste :

- Flo ! Regarde un peu le mec, là-bas, en chemise bleue. Il me fait de la peine.
- Pourquoi ?
- Il vient tout le temps ! (Sourire)

- Et pour remarquer qu'un mec vient tout le temps...
- Il faut venir tout le temps. (Sourire).
- Bonne soirée.
- A vendredi prochain ?
- "Je n'ai qu'une seule envie !... Me laisser tenter..."². On verra.
- C'est tout vu !
- On verra.

Je suis parti. J'ai quitté mon ami. J'ai regardé l'enseigne, en me demandant : « A la semaine prochaine ? ».

² Philippe Lafontaine, *Cœur de loup*, © Editions Violette.

IX.

Ses seins étaient translucides et roses
Quand je les mordillais, j'écrivais pas, des romans à
l'eau de rose.
Ou alors l'eau avait tourné.
Pourquoi ma tête aurait été la seule, à perdre ses
facultés ?

Ses seins étaient translucides et roses
Quand je les mordillais, j'écrivais pas, des romans à
l'eau de rose.
Ou alors Martine n'allait plus à la plage.
Des pelles et des râpeaux, n'étaient plus fait le même
usage.

Ses seins étaient translucides et roses
Quand je les mordillais, j'écrivais pas, des romans à
l'eau de rose.

Ou alors Oui-Oui, ne disait plus Nan-Nan,
Quand ses copines, la nuit, l'invitaient sournoisement.

Ses seins étaient translucides et roses
Quand je les mordillais, j'écrivais pas, des romans à
l'eau de rose.

Ou alors Docteur Quinn n'était plus femme médecin.
« Elle a conservé sa blouse, mais elle nous envoie
plus personne », dixit son pharmacien.

Ses seins étaient translucides et roses
Quand je les mordillais, j'écrivais pas, des romans à
l'eau de rose.

Ou alors Charles Ingalls ne coupait plus du bois
C'était juste un prétexte, sa maîtresse l'attendait, dans
cinq minutes en bas.

Ses seins étaient translucides et roses
Quand je les mordillais, j'écrivais pas, des romans à
l'eau de rose.

Avec ses cuisses, je donnais d'autres missions à Bruce
Willis.

Avec ses fesses, c'était pas en Egypte que j'envoyais
OSS.

Ses seins étaient translucides et roses
Quand je les mordillais, j'écrivais pas, des romans à
l'eau de rose.

Sabine : ses seins. Ses yeux, aussi. Et son humour. Mais étrangement, cette nuit-là, de retour du Memphis de Princamp, mes rêves préférèrent me raconter tout ce qu'un être pouvait dire à un autre être, par la peau, sans parler. Plus simple à résumer en images, certainement. Les sœurs de Julien nous avaient rappelé la puissance de la beauté. Et cette déflagration, dans mes souvenirs, plus encore que Yaël, était Sabine.

Sabine : une fille que j'avais rencontrée sur un site de rencontre. J'allais avoir du mal à les attaquer pour publicité mensongère. Au quotidien, c'est simple, nos esprits se comprenaient, sans se parler. Nos corps se comprenaient, sans se toucher. Même si on n'hésitait pas tout de même, dans ce cas-là, à s'exprimer, à affirmer, voire même plusieurs fois dans la journée, à répéter. Union rare entre deux êtres, qui faisait oublier ses amis, ses parents, mais qui par contre rappelait l'existence de ses voisins.

- (En se rhabillant). On s'entend bien Sabine, quand même...
- C'est sûr. Mais je me demande si on s'entend aussi si bien, que les voisins peuvent nous entendre, tu vois.
- C'est sûr...

Quand la fille du 6^{ème} était là, pratiquement tout l'immeuble le savait. Elle ne frappait pas à la porte pour avertir, c'est eux qui frappaient sur les murs pour nous le signaler. Les voisins de son immeuble donc nous suivaient. Les voisins de l'immeuble d'en-face, également, nous suivaient. Elle avait eu, en effet, la brillante idée, de convertir son studio : en deux pièces, sans travaux, uniquement en investissant son balcon, et ce, même la nuit, même tous les deux, et même à poil. Les trains et les cinémas étaient également vus parfois comme l'extension de son propre domicile.

Cette fille était d'une liberté, à vous en donner l'envie d'en faire une statue, pour la placer sur Liberty Island, à la place de l'original. La poitrine au vent, tout le monde allait se bousculer pour découvrir les Amériques...

Fille incroyable. Et que dire de la mère, qui m'offrit un jour, via la fille, une tablette de chocolat noir au gingembre... Un message : « prends soin d'elle ». « Profitez ». Mais comme en même temps son sommier grinçant me disait :

- Doucement... Doucement... On y va, doucement là ! On se calme ! On se calme !

Parfois j'accélérais, pour faire plaisir à la famille, et parfois je décélérais pour contenter le mobilier. Quelle période de vie. J'y repensais souvent. Quelle intensité par rapport au quotidien, désormais, qui ne parlait de sensualité, ni au travail, ni dans les transports, ni chez les voisines. Je mentionnais le voisinage, car la semaine dernière, une fille avait frappé à ma porte :

Elle frappe.

Elle me demande

De venir

Chez elle

Elle a horreur des araignées

Comme dans les films.

Mais dans les films

Les voisines sont blondes

Ont des seins jusqu'au cinquième étage

Et un cul qui dépasse pas le premier.

Je ne vis pas dans un film.

Seule l'araignée est grosse jusqu'au sixième étage

Pour le reste...

Je ne vis pas dans un film.

Je ne vis pas dans film.

Je ne vis pas dans un film.

Je ne vivais pas dans un film. J'avais du moins, du mal, à entrevoir le happy end. J'étais favorable à un rachat de ma vie par Walt Disney. Rien ne semblait aller dans mon sens. Le taoïsme disait que quand les choses allaient contre nos rêves, il fallait simplement se laisser emporter par le courant, en ne perdant pas de vue la rive que l'on souhaitait rejoindre. La rive, je ne la perdais pas de vue, et ce, même pas en rêves. Sabine... La même intensité était recherchée. La même complicité. Une femme apporterait les réponses à toutes mes questions, j'en étais persuadé. Des questions, avec elle, d'ailleurs, que je ne me poserais même plus. Elle allait donc m'apporter une série de réponses, alors que je ne demandais plus rien. C'était peut-être pour ça qu'on trouvait qu'elles parlaient un peu trop.

Garder la rive en vue, en acceptant de se laisser porter, de ne pas forcer le destin. Il fallait devenir acteur et spectateur. Sur le balcon avec Sabine, et dans l'appartement d'en face, avec les jumelles, pour se dire que cet homme avait sacrément de la chance.

Prendre enfin de la distance. Ne pas forcer les choses. J'avais une résolution, malheureusement toujours les mêmes amis. Ce qui n'était pas les meilleures bases, pour basculer vers un changement.

50

Le vendredi soir arriva. A dix-neuf heures, un message :

« Alors ? Memphis ? »

J'hésitais... Et puis...

X.

Et puis direction le Memphis... Mais pour la dernière fois, je le savais. J'y allais uniquement, pour annoncer à la discothèque que j'allais la quitter. A voir la file d'attente qui serpentait dans la rue, elle allait facilement retrouver quelqu'un avec qui passer la soirée, je ne me faisais pas le moindre souci pour elle.

Je partais. Mais juste avant de partir, je remarquai une fille qui rayonnait au centre de la piste. Cinquante-cinq / soixante ans : pas forcément mon cœur de cible. Mais son sourire était tellement pur, que pour rigoler et profiter une dernière fois, je commençais à danser avec elle sur la piste, sur un titre des années 80. Nous dansions. Nous sourions. A la fin de la chanson, je ne pouvais pas faire autrement, que l'inviter à boire un verre.

- Au Memphis de Princamp... (Sourire).

- Au Memphis de Princamp. (Sourire). Tchou. Vous venez souvent ici ?
- Florian...
- Enchanté, Florian. Corinne.
- Enchanté Corinne. Si je viens souvent ici ? La réponse malheureusement est oui. Souvent. Trop souvent.
- La musique est sympa, je trouve.
- La musique, c'est vrai, je suis d'accord. Mais pour tout vous dire, je venais plus ici pour les filles. Essayer de trouver l'amour, que pour la musique.
- Et alors ?
- Et bah alors, je viendrai plus. (Sourire).
- (Sourire). Vous n'avez pas eu le coup de cœur.
- Pas exactement.
- Ça viendra...
- Vous pensez ?
- J'en suis sûr...
- Vous êtes médium, c'est ça, Corinne ? Danseuse / Médium. Vous lisez l'avenir dans votre Martini ?
- Ça serait bien. (Sourire).
- J'ai un peu honte, Corinne. Mais quand je suis avec des personnes d'un certain âge... J'ai pas dit vieilles, attention !

- (Sourire).
- Quand je suis avec des gens un peu plus âgés, j'aime bien essayer de profiter de leur expérience. Leur demander un conseil.
- Vous avez raison.
- Ca serait quoi alors votre conseil, Corinne ? Prenez le temps de consulter votre Martini, s'il faut...
- (Sourire). Ca ira... Un conseil... Je dirais : ne pas chercher l'amour à tout prix, justement. Ne pas essayer de trouver l'amour de soi, dans le regard des autres.
- Vous avez senti le désespoir, dans l'homme qui est en moi ?
- Totalement. (Sourire). Non, mais je me reconnais dans votre recherche d'amour. Pendant des années, j'attendais que les gens me félicitent pour être fière. Ou qu'un homme m'aime, pour être heureuse. Mon bonheur dépendait toujours de ce que voulaient, ou de ce pensaient les autres.
- Un petit verre de Martini, à nouveau, Corinne ?
- Ca ira. (Sourire). Merci.
- C'est quoi la solution alors ?
- La solution... Trouver son bonheur au fond de soi. Au quotidien, surtout. En faisant une

activité qui nous épanouit vraiment. Vous faites quoi Florian comme métier ?

- Je remplis des tableurs Excel.
- Et alors ?
- Et alors ça se remplit. Doucement, mais ça se remplit. (Sourire).
- (Sourire). Et... Ca vous plait ?
- Si je dis oui, je mentirai.
- Et il y a un autre métier qui vous rendrait heureux ? Une activité, où quand vous la réalisez, vous vous dites « là je suis vraiment connecté à moi-même. J'apporte une belle contribution à la société, je le sens ». Vous avez une activité comme ça ?
- Alors j'hésite entre la danse. Vous avez vu mon déhanché exceptionnel, tout à l'heure, sur *Voyage Voyage...*
- Impressionnant, en effet. (Sourire).
- Mais je pense plus à l'écriture.
- L'écriture ? Lancez-vous, alors, Florian.
- Vous pensez ?
- J'en suis sûr... C'est un projet formidable d'essayer de vivre de sa passion. Au début, c'est sûr, vous aurez certainement besoin d'un travail à côté. Pour payer les factures. Le loyer...

- Si ça se trouve, mon propriétaire accepte les slams, mais comme je lui ai jamais demandé, je le sais pas.
- Hé ! Qui sait ? Peut-être, un esthète. On sait jamais... Mais investissez-vous là-dedans, Florian. Je vous assure. La seule chose que m'a apprise la vie, c'est qu'il faut se reconnecter à soi. Faire des activités qui nous enchantent. Qui nous permettent de ne plus avoir besoin du regard des autres, pour être fier.
- Vous auriez l'heure, Corinne, par hasard ?
- 3h40.
- Merci. Je vais y aller, je pense.
- Je ne vais pas tarder, non plus.
- Merci Corinne pour tous ces conseils.
- De rien.
- Et ne vous inquiétez pas, j'ai bien retenu : il faut que je me lance à fond dans la danse ou l'écriture.
- L'écriture, j'ai dit.
- Pas la danse ?
- L'écriture ! (Sourire).
- L'écriture alors. En espérant, un jour, que vous lirez un roman sur notre rencontre.
- Ca serait chouette.

- Par contre, 0% sur les droits d'auteur Corinne. Je préfère que ça soit clair.
- C'est pas grave... Vous me paierez en Martini.
- Impeccable. Comme ça j'aurais ma séance de voyance en même temps.
- (Sourire). Merci Florian. Je vous souhaite une très bonne continuation.
- Vous aussi, Corinne.
- Et si vous avez un peu de temps, intéressez-vous à ça aussi...

Elle inscrit un nom sur un papier qu'elle glissa dans ma poche. Je me suis éloigné de cette femme incroyable. Une apparition. Dieu en talon haut, sans la barbe, mais un sourire lumineux. Je ne l'oublierais jamais.

De retour chez moi, j'ai fouillé dans ma poche. J'ai ouvert le morceau de papier replié, qu'elle y avait glissé. Et j'ai lu :

- CNV : Communication NonViolente. Marshall Rosenberg.

Tout un programme...

XI.

J'étais parti chercher l'amour en boîte de nuit, quand une femme me conseilla l'amour de moi. La recherche allait être moins longue, vous me direz. Quoique... Il fallait du temps. Beaucoup de déceptions, au travail et en amour, pour ne plus chercher son avenir et une lumière à l'extérieur, mais bien en soi.

D'autant qu'il n'y avait pas de recette unique. Certains trouveront le bonheur dans l'art, le sport, les travaux manuels, ou intellectuels. D'autres, dans la lutte collective, ou la transmission de savoirs et d'amour à leurs enfants. Aucune stratégie n'était identique. Seuls les besoins d'accomplissement et de reconnaissance étaient universels...

Nous sommes cosmiques
Mais encore

Trop préoccupés par les sens
Et non le sens
Même l'essence
De notre vie.

Pourquoi sommes-nous là ?
Pourquoi cette personnalité unique ?
Pour cette façon si singulière
D'utiliser son esprit ?
Ses mains ?
D'aimer ?

Pourquoi ?
Pour donner naissance à un fils ?
A une œuvre ?
A un ouvrage collectif ?

Pourquoi êtes-vous là ?
Pourquoi ?
Regardez ce que vous faites
Facilement
Et que les gens aiment
Et que vous aimez
Et alors...
Vous saurez...

Dernier slam que j'avais donné à mon propriétaire. Il m'a remercié. Et m'a tout de même demandé la somme de 800 euros.

FIN